

Article

« Les effets surprenants de l'ennui »

Benoît Melançon

Jeu : revue de théâtre, n° 141, (4) 2011, p. 38-41.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/65615ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

BENOÎT MELANÇON

LES EFFETS SURPRENANTS DE L'ENNUI

Se languir, s'embêter, regarder sans cesse sa montre, se morfondre, s'emmerder, trouver le temps long : s'ennuyer, bref. Au Québec, dans un registre plus populaire : trouver ça *plate*. Radicalement : se faire chier. Cela nous arrive sur les bancs d'école, dans une conversation, devant un livre, une émission de télé ou de radio, face à notre ordinateur – et au théâtre. Mais qu'est-ce que l'ennui ?

Frantz Antoine Leconte a répondu à cette question, en 1995, en décrivant *la Tradition de l'ennui splénétique en France de Christine de Pisan à Baudelaire*. Patricia M. Spacks a suivi un parcours semblable, la même année, dans *Boredom. The Literary History of a State of Mind*. Avant eux, Guy Sagnes s'était attaché à *l'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforque* (1848-1884) et Norbert Jonard à *l'Ennui dans la littérature européenne : des origines à l'aube du XX^e siècle*. Les philosophes (Vladimir Jankélévitch) ne sont pas moins bavards que les psychologues (Émile Tardieu) ou que les historiens (Georges Minois). Cette « maladie de l'âme » – car c'en est une, selon Robert Mauzi, qui la décrivait méticuleusement dans un article de 1960 – a beaucoup occupé les esprits à toutes les époques, mais particulièrement au XVIII^e siècle, siècle pourtant réputé frivole. Les dix-huitiémistes en ont par exemple étudié les formes chez M^{me} Riccoboni, Voltaire, M^{me} de Graffigny et Isabelle de Charrière, tous épistoliers et... auteurs de théâtre. L'ennui est donc un objet d'étude.

Avant de l'être, il est un état dont on souffre. Ses causes sont multiples. Chaque auteur, soucieux de ne pas ennuyer ses lecteurs, a ses phobies. Les épistoliers ont peur d'être trop

longs, de radoter, de multiplier les « fagots », « riens » et autres « pauvretés » (Élisabeth Bégon). Les romanciers, conteurs et nouvellistes se méfient des « menus récits » et des « minuties » (Marivaux) comme des « détails monotones » (le marquis de Sade) ou « trop longs » (le vicomte de Ségur) qui retardent la progression de leur intrigue. D'autres craignent les répétitions comme la peste (une exception : Paul Léautaud). Hors du domaine des lettres, on ne compte pas les raisons de s'ennuyer : oisiveté (chez soi), sottise (des autres), verbiage (pour tous), manque d'à-propos, absence de l'être cher, lassitude, froideur, solitude, mélancolie (ce que les Anciens, dans la théorie des humeurs, appelaient la « bile noire »). On s'ennuie pour toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons ; elles sont innombrables.

La sagesse des nations a ses peuples ennuyeux, et qui s'ennuient : ils sont généralement nordiques, souvent anglo-saxons. Il y a aussi des lieux propres à cet état douloureux : ce que l'on appelle « les régions » (au Québec), la province (en France). Qu'on pense à Guez de Balzac qui, au XVII^e siècle, craint « la rouille de la Province » ou qu'on se rappelle l'Emma Bovary de Flaubert s'étiolant à Rouen : « Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre, à tous les coins de son cœur. » Même si l'on peut s'ennuyer seul, quelques lieux publics s'y prêtent particulièrement : la prison, le couvent, la caserne, l'école, le bordel, les salons et autres coteries, voire le palais royal. Dans *la Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle*, ouvrage sous-titré *Essai de gynécomythie romanesque* (1972), Pierre Fauchery a même essayé de démontrer que l'ennui avait un sexe : au siècle des Lumières, avançait-il, « l'ennui littéraire est d'abord féminin ». S'il est vrai que plusieurs auteures ont alors mis en scène l'ennui, cela s'explique peut-être plus par une forme de déterminisme générique – la lettre et le roman épistolaire accueillent volontiers l'expression de l'ennui, et ces genres sont beaucoup pratiqués par les femmes – que par la biologie. On pourrait aligner les exemples aussi bien chez M^{me} Du Deffand – « Tout m'ennuie à la mort, l'histoire, la morale, les romans, les pièces de théâtre » – que chez Isabelle de Charrière – « Si je n'apprenais plus rien, je mourrais d'ennui au milieu des plaisirs et des grandeurs ».



Illustration pour *Madame Bovary*, New York International Collectors Library, 1949.



«Tout m'ennuie à la mort,
l'histoire, la morale, les romans,
les pièces de théâtre. »
M^{me} Du Deffand, peinte ici
par Carmontelle vers 1767.
Reproduction tirée de l'ouvrage
de Benedetta Craveri, *Madame
Du Deffand and Her World*
[trad. de l'italien], Boston,
David R. Godine, 1982. p. 255.

n'alignent pas 50 remèdes contre l'ennui. Chacun a sa recette contre cet état multiforme (tristesse, spleen, acédie, léthargie, neurasthénie, dépression) qu'il faut dissiper : c'est dire combien le mal est universel.

Il est de rares cas où l'ennui a des suites heureuses, même si cela ne dure pas toujours. Pour Charles Boissière, auteur d'un court *Éloge de l'ennui* paru en 1860, ce « malaise de l'âme » est le moteur de la civilisation. C'est lui qui explique les succès des Césars, de Chateaubriand, d'Alexandre le Grand, de Boileau, du comédien Carlin et de Molière.

Ce grand contemplateur dont la vive lumière,
Frappait le ridicule, illuminait le cœur,
Et des combats d'esprit sortait toujours vainqueur ;
D'où lui vient son génie ? On le devine encore,
C'est de l'ennui qui le dévore.
Au milieu de la cour c'est en vain qu'il le fuit,
L'ennui le suit le jour, ou l'éveille la nuit.
Notez bien qu'il s'agit d'un poète comique ;
J'aurais par trop beau jeu, vous parlant d'un tragique [...].

Les remèdes à l'ennui ne sont pas moins nombreux que ses sources. Certains sont prévisibles : « C'est grâce à la variété qu'on ne connaît jamais l'ennui », affirme un personnage d'un proverbe dramatique de Bernard de Saint-Just, *l'Esprit des mœurs* (1789) ; les personnages du marquis de Sade comme ceux de la série *Gossip Girl* montreront que ce n'est pas toujours vrai. Voltaire croyait, lui, dans les vertus de l'action : « Nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature qu'il a attaché l'ennui à l'inaction » (*Lettres philosophiques*, 1734). Rétif de la Bretonne recommande d'opposer un sentiment à un autre : « Les amants ne s'ennuient jamais à parler de l'Objet du cœur » (*Sara*, 1783). En 1767, Pierre Pomme y va de plusieurs conseils : il faut « éviter tous les travaux d'esprit, qui mettent le fluide dans un trop grand mouvement », manger « les viandes les plus simples », ne pas céder à la colère, assister à des concerts, ne boire ni café ni chocolat – et monter à cheval. Geneviève Guay, qui l'a analysé dans un mémoire de maîtrise (Université de Montréal, 2004), a montré que son *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* suppose que les victimes de l'ennui vivent toutes dans l'oisiveté et le luxe. Contrairement au docteur Pomme, Xavier de Maistre, en *Voyage autour de [sa] chambre* (1795), juge qu'il est bon d'écrire : « Un bon feu, des livres, des plumes : que de ressources contre l'ennui ! » Déjà, dans ses *Essais* (1580), Montaigne parlait des livres, même s'il ne les prenait « qu'aux heures où l'ennui de rien faire » commençait à le « saisir ». Les guides de « croissance personnelle » d'aujourd'hui sont plus sûrs d'eux : *Stop à l'ennui !* décrètent-ils, quand ils

De façon semblable, la littérature érotique ou pornographique regorge de textes où la volonté de vaincre l'ennui mène à des délices jusque-là inexplorées. C'est le cas pour la Tonton dans *le Bordel*, une comédie en trois actes du comte de Caylus (1732), et d'Impias, grand-prêtre de Priape, dans *le Tempérament*, une tragi-parade de Grandval fils (1756). Les plaisirs du corps, à défaut de les faire disparaître, peuvent parfois suspendre les maux de l'âme. « Rien à faire : l'ennui n'est pas simple », écrivait Roland Barthes dans *le Plaisir du texte* (1973).

Quelles que soient ses causes et ses formes, l'ennui est toujours une expérience pénible du temps, ainsi que l'indique le titre d'un livre d'Anne Wallemacq, *l'Ennui et l'agitation : figures du temps* (1991). Qui s'ennuie voit le temps passer, lourd, impossible à rattraper, proche de la mort (ne dit-on pas de tel ennui qu'il est « mortel » ou qu'on s'ennuie « à périr » ?). C'est le propos de l'« Épître sur l'ennui » du chevalier de Bonnard (1744-1784) :

Loin de vos charmantes demeures,
Le froid Ennui file ces heures
Que vous m'y faisiez oublier ;
Le Temps, qui dans sa marche égale
Décrit leur cercle régulier,
Pour en allonger l'intervalle.
Semble arrêter son balancier.

Or chaque époque a un rapport particulier au temps. Dans le vingt-sixième chapitre de *l'Identité* (1997), Milan Kundera met ce qui suit dans la bouche d'un de ses personnages : « Je dirais que la quantité d'ennui, si l'ennui est mesurable, est aujourd'hui beaucoup plus élevée qu'autrefois. » Cette situation s'expliquerait par le rapport contemporain au travail : « Aujourd'hui nous sommes tous pareils, tous unis par la commune indifférence envers notre travail. Cette indifférence est devenue passion. La seule grande passion collective de notre temps. » Cette explication est séduisante par sa simplicité, mais c'est pour cette raison même qu'il faut s'en méfier. Pour comprendre l'ennui à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e, il s'impose également de réfléchir aux modes de communication devenus omniprésents. Parmi les raisons qui expliquent la popularité du courriel, du clavardage, des textos et des médias « sociaux » (Twitter, Facebook, Google+), il y a le refus de l'ennui. Ces outils permettent de ne jamais être seuls, de fuir les situations où le temps pèse, de se prémunir, du moins l'espère-t-on, contre la solitude qui accompagne souvent cette sensation de vide existentiel.

Il reste pourtant quelques rares lieux protégés de cette omniconnunication – dont les salles de théâtre. Que l'on puisse – à l'occasion – s'y ennuyer est peut-être paradoxalement un signe d'espoir, dans la mesure où cela signifie qu'il se trouve encore des expériences du temps plein dans la culture contemporaine. Loin des échanges syncopés qui font désormais notre quotidien, le théâtre nous oblige à ralentir, quand ce n'est pas à nous arrêter. L'ennui y serait la manifestation du refus du butinage qui définit tant de pratiques culturelles contemporaines. S'enfoncer dans la durée, au risque de trouver le temps long, c'est résister. ■